

18^e Année. N° 2301.

16 pages. — 50 centimes.

Imprimé en France.

10-8-39.

LE FILM COMPLET

DU JEUDI

LE JOUR SE LÈVE

avec Jean Gabin, Arletty et Jules Berry



Film
de
Marcel
Carne

raconté par P. Claude et P. Corlier

— Ça pour sûr, intervint M^e Bastien je l'ai vu, rentrer.

L'agent se tourna vers son collègue :

— Faut aller voir ! On monte.

Tandis que le concierge demeurait auprès du cadavre, les locataires qui étaient là s'en furent derrière les agents. La nouvelle de l'arrivée de la police s'était répandue dans l'immeuble. Sur tout le pourtour de la rampe, à hauteur des étages, des têtes levées regardaient curieusement.

Les deux hommes étaient arrivés devant la porte, derrière laquelle rien ne s'entendait ni ne bougeait.

— Police ! Ouvrez ! ordonna l'agent Beloux en frappant le bois.

La cage de l'escalier et la maison tout entière sombraient dans le silence de sorte que, même au second étage, on entendit la réponse brutale et nette de l'homme :

— F...moi la paix !

— De ce coup-là, c'est bien lui ! souffla quelqu'un.

La voix de Beloux reprit plus fortement :

— Police ! ouvrez immédiatement...

L'agent ne put achever. De nouveau la voix résolue de l'homme lança :

— Non, je n'ouvrirai pas ! J'ai pas à vous voir ! Laissez-moi... je veux qu'on me f... la paix !

Alors, vous allez ouvrir ? réitera l'agent en cognant la porte de son poing fermé.

Un flot de colère parut alors emporter l'homme :

— Barrez-vous ! Vous allez vous barrer ? Oui ?...

Presentiment ou instinct, si précise était la menace, que les deux agents eurent un geste pour s'effacer. Il était temps : une détonation venait de claquer, suivie d'une autre, d'une autre encore... Coup sur coup, trois balles avaient percé la porte. Cette fois l'affaire devenait sérieuse. Entraînant en tête son collègue, l'agent Beloux regagna l'escalier où régnait la débâcle.

**

Derrière la porte close Francois Raimbaud, le revolver, au poing écoutait décroître dans l'immeuble la rumeur de la bousculade effrayée. Rien ne se lisait sur son masque



— Allons, assez parlé, il n'y a qu'à monter.

tragique que la volonté tenace d'une bête déterminée à ne pas laisser forcer son repaire.

Il entr'ouvrit lentement sa porte, humait l'air suspect, attentif aux bruits, l'œil en éveil, prêt à bondir, à fuir ou à tuer. Rassuré il fit deux pas sur le paillasson désert, se pencha sur la cage de l'escalier. Tout l'immeuble était silencieux. A peine percevait-on en bas, au bout de la rampe obscure, les silhouettes des agents qui rejoignaient le rez-de-chaussée. Penché sur la rampe, il hurla :

— Vous avez compris ? Je veux être tout seul.

Aucune autre réponse ne lui parvint que l'écho de ses propres mots ; il regagna sa chambre en deux bonds, en referma la porte à toute volée, tandis que la clé claquaient à deux reprises.

François Raimbaud avait fait quelques pas dans sa chambre. C'était une assez grande pièce, carrelée de rouge et tapissée de gris clair. La fenêtre plongeait sur la place.

Une lourde et grosse armoire normande s'adosait au mur, près de la porte. Puis venaient le lit bas et sa table de nuit... la cheminée enfin, surmontée d'une grande glace, dans laquelle se reflétait une lampe électrique coiffée d'un abat-jour.

Piqué dans le papier du mur, contre le cadre de la glace, une petite broche mosaïque, en mosaïque multicolore, jetait dans cet intérieur modeste et terne d'ouvrir une note insolite. Une table ronde occupait le centre de la pièce, sous l'aplomb d'une ampoule de plafond.

Un instant l'homme traqué demeura immobile. Le masque était détendu, le regard était devenu presque normal. A peine l'indécision des gestes marquait-elle qu'il pensait demeurer accrochée ailleurs.

François déposa l'arme sur la table, puis il prit dans un étui une cigarette qu'il alluma. Ses yeux coururent du réveil-matin dont le tic-tac empêtrait la chambre, à un ours de peluche accroupi sur le marbre de la cheminée. Il alla vers la glace, se pencha sur sa propre image dont le miroir lui envoyait le reflet apaisé. Ses mains appliquées aux tempes lissèrent les cheveux en mèches ordonnées, puis, désœuvré-soudain, vint à la fenêtre et regarda le ciel.

**

Les mains crispées là où la chair était trouée.

Une centaine de curieux stationnaient maintenant devant la maison et sur la place. La rumeur du drame avait vite rejoint les rues adjacentes. Les mieux informés reprenaient, au bénéfice des nouveaux venus, les circonstances du drame. En face, au café de l'hôtel du Commerce, l'animation y était à son comble et les commentaires s'y muisaient en tournées.

D'une rue voisine débouchaient à présent huit agents conduits par un brigadier. Ils se dirigeaient vers la maison, suivis des regards de tous les curieux qui s'écartaient sur leur passage. Quatre hommes restèrent sur le trottoir

pour le service d'ordre, les quatre autres échangent à la suite de leur brigadier.

Pour la vingtième fois, la mère Bastien narrait les circonstances du drame, mais cette fois au brigadier.

— Enfin, quel genre d'homme était-ce François ? Un violent ? Un alcoolique ? interrogea le brigadier.

Outrée par l'accusation, la concierge eut un sursaut :

— Un alcoolique, M. François ? Mais il n'y a pas meilleur que lui dans la maison, pas plus tranquille...

Le commissaire arriva suivi de son secrétaire.

— Allons, dit-il brièvement, assez parlé, il n'y a qu'à monter.

Dehors, sur le trottoir, l'intérêt du drame ne tarda pas à subir un renouveau. Ce fut d'abord l'arrivée de l'ambulance, puis l'enlèvement du cadavre. La voiture sanitaire s'éloignait à peine qu'un car de police surgissait soudain.

On entraît dans le café en face pour boire un verre, puis on en sortait à chaque nouvel incident. Par la porte ouverte, des échos de la radio s'en venaient aux oreilles. Derrière un pan de vitre, indifférents au tumulte, deux joueurs de jacquet continuaient leur partie.

* * *

Là-haut, dans la chambre du quatrième étage, François Raimbaud marche de long en large, insouciant de cette foule qui s'assemble pour la curée, de cet assaut dont l'implacable chaîne se tresse autour de lui.

S'il allait de son pas lassé qu'aucune volonté ne guide plus, jusqu'à la fenêtre close, il pourraît sans doute au delà des vitres, voir se profiler sur le toit d'en face, des silhouettes d'hommes.

En bas, la foule anxieuse attend. Du bras tendu on se montre la fenêtre éclairée, la seule... celle de Raimbaud, l'homme tranquille... ainsi disait la mère Bastien. Sur les toits voisins, les agents rampent au long de tuiles. Les mousquets sont dans les mains, chaque tireur est à sa place.

Et voici que François lève vers la glace qui se trouve derrière lui, un regard étonné. Quelque chose est entré dans la chambre qui, crevant la vitre est venu s'eraser là, avec un bruit sec. Dehors, quelque part, une détonation a brisé le silence, et Raimbaud contempla, le regard perdu ce trou étoilé qui marque sur le piroir la trace du projectile.

Et voici qu'une deuxième balle, suivie d'une troisième a claqué dans la vitre... cinq trous maintenant crévent à mi-hauteur du mur la cible brillante... C'est une pluie de projectiles à présent et l'un d'eux fait un mort. Atteint par une balle, le petit ours de peluche a roulé dans la chambre...

Et voici qu'une dernière balle vient de briser la lampe. Du coup, la chambre est plongée dans la nuit. François cherche vers la fenêtre la tache grise des vitres découpées vers le ciel sombre. D'un pas d'automate, il a marché vers ce ciel. La tête penchée, il regarde à présent au travers du cadre hérisse de dangereux éclats de vitres fracassées... Il regarde, mais voit-il vraiment ?

En bas, pourtant, la place Graillot est noire de monde, mais François Raimbaud ne voit rien de tout cela. A ses yeux, à ses oreilles, la place Graillot est calme et vide. Il n'est point de drame, il n'est pas de nuit. De l'ombre et du sang, tout n'est qu'apparence. Tout à

l'heure, au sortir de ce cauchemar qui assassine et hurle aux portes, qui fracasse vitres et glaces et tue la lumière des lampes... oui, tout à l'heure, la clarté reviendra. Le jour se levera et François s'en ira dans le matin calme... comme autrefois... comme hier...

* *

Autrefois ! Ah oui ! que la vie était belle !

Aux premières lueurs de l'aube, par la fenêtre ouverte, toute la joie du ciel entrait dans la chambre et François se levait alors avec le jour.

Il s'habillait en silencieux, puis les mains dans les poches, la cigarette aux lèvres et la casquette en arrière, il descendait.

Il gagnait en vitesse sans se hâter, le boulevard extérieur en bordure duquel s'élevait l'usine, presque en plein champ.

François était au sablage... un dur métier qui brûlait les yeux, desséchait les poumons et mordait les chairs. Il fallait travailler sous le casque, avec des bottes, avec des gants ; ennemi tenace, le sable, jamais battu, attaquait toujours. Souvent il triomphait, à la longue, car sa revanche savait attendre. Fantastiques robots, scaphandriers de l'usine, les ouvriers sableurs, essaient au fil des jours de dures heures de travail.

François... siétonnant que soit la chose, c'était pourtant à l'atelier de sablage qu'elle lui était apparue un jour...

Stupéfait, il avait considéré un instant la surprise et gracieuse apparition surgie à quelques pas de lui. Arrêtant son travail, il avait soulevé son casque, souriant à la jeune fille interdite, dont les regards allaient dans ce décor fantastique, des autres ouvriers, encore casqués, au visage de François que voilait la poussière hostile.

Un bon sourire avait détendu les traits du jeune homme et il étendit la main vers le pot d'azalées qu'elle portait au creux de son bras.

Tiens des fleurs... Ça c'est gentil ! C'est pour ma fête ?

D'abord interloquée, elle s'était vite ressaisie et elle riposta, rieuse :

— Alors, vous vous appelez François ?

— T'as trouvé ça toute seule, toi ?

— Oh ! sans effort, vous savez, car je m'appelle François, moi aussi.

— Et les fleurs, c'est pour qui ?

Une fois encore le rire joyeux tinta, relevant les lèvres sur les dents éclatantes :

— Oh ! c'est pas pour vous ! Je venais les livrer et je me suis perdue dans l'usine. Mme Legardier, vous connaissez ?

— Mme Legardier... je comprends que je la connais... C'est la femme du sous-directeur... Elle ne vient jamais ici... tu peux me croire... jamais...

Il entraîna la jeune fille jusqu'à la fenêtre, après qu'elle eut déposé son pot de fleurs sur une table.

— Tu vois le grand hangar... expliqua-t-il, eh bien tu tournes à gauche... tu suis tout droit, et au bout, il y a un jardin... la maison est derrière.

N'ayant plus rien à lui dire, François revint à son travail, mais ayant jeté un regard vers la porte, il la vit sur le seuil qui le regardait. Il retourna vers elle et lui dit :

— Alors, tu travailles par ici ?



Il la vit sur le seuil qui le regardait.

— Oui.

— Et tu demeures avec tes parents ?

— Non... Je demeure chez les Briquet, répondit-elle en baissant la tête, gênée. J'ai pas de parents. Je suis de l'Assistance.

Une expression d'amusement parut sur le visage de François tandis qu'il s'écrivait :

— Ça alors... moi aussi, je suis de l'Assistance... c'est marrant ! On s'appelle pareil, on est de la même famille puisqu'on n'en a pas, ni l'un ni l'autre... et puis, on se rencontre aujourd'hui... Juste le jour de notre fête...

Mais le souci de l'heure la reprenait soudain, et elle s'écria :

— Excusez-moi, il faut que je me sauve.

— Est-ce qu'on se reverra ?... demanda François.

Ils s'étaient revus souvent, dans les bosquets du square de la Couronne où elle l'attendait le soir à la sortie de l'usine ; il la reconduisait ensuite jusque chez les Briquet.

Quand elle ne pouvait sortir, il allait causer avec elle quelques instants le long de la haie du jardin. Il suffisait pour l'appeler.

Un soir, le doigt sur les lèvres, elle lui fit signe d'entrer. Dans le noir, il avait marché sur ses traces, jusqu'à l'entrée de la cuisine située derrière la maison.

Elle referma la porte derrière lui, et très simplement, tendit son visage à ses baisers, puis, s'écartant de lui, elle demanda :

— A quoi pensez-vous quand vous m'embrassez ?

L'art subtil des nuances et des mots n'était pas le premier talent de Raimbaud. La réponse jaillit brusque et franche :

— Moi ? A quoi je pense ? Tu le sais bien... Alors, pourquoi le demandes-tu ?

Il essayait de l'attirer contre lui, mais elle se dégagea lentement sans répondre. Une expression indéfinissable de regret, de mélancolie, de tendresse aussi passa sur son visage. Surpris d'un silence et pensant qu'il n'avait pas assez dit encore, il murmura à son oreille tous les mots simples qui lui venaient du cœur.

— C'est vrai, Françoise, dans le fond, tu sais, je me marierais bien avec toi.

Un instant, elle scruta le visage de Raimbaud... Une certaine dureté marquait sur les traits du jeune homme l'intensité du vœu exprimé.

Entre eux, un silence s'établit, coupé seulement par le tic tac monotone d'un réveil placé sur la table de nuit dans la chambre à coucher et dont la porte était restée entr'ouverte.

Un mouvement de curiosité poussa François vers la chambre. Quelques cartes postales avaient été glissées le long de la glace de la cheminée ainsi qu'une série de « photomat » dans laquelle il venait de se reconnaître.

Un petit ours en peluche, le cou ceint d'un ruban rouge était posé sur la cheminée.

— C'est Balop... mon ours quand j'étais petite, expliqua Françoise.

— Il a une bonne tête.

— Oui, il vous ressemble, approuva-t-elle en riant.

François faisait face à la glace. Il éleva Balop à la hauteur de son visage, tandis qu'elle appréciait :

— Regardez si ce n'est pas vrai. Il est comme vous. Il a un œil gai et l'autre qui est un tout petit peu triste.

— Comment que tu t'es aperçue de ça ? demanda-t-il en riant.

— Parce que je vous ai regardé, fit-elle simplement.

Il la considéra avec curiosité, cherchant le mot par quoi il eût voulu manifester sa joie. N'ayant pas trouvé, il se contenta d'un à peu près dans lequel il essayait de faire tenir beaucoup de choses :

— T'es marrante...

Les cartes postales retinrent son attention. Il déchiffrera les provenances en commentant bruyamment :

— Ah ça, mais tu les collectionnes ! Et de partout encore... Monte-Carlo, Villefranche-sur-Mer... Nice, la Promenade des Anglais... La Promenade des Anglais, parait que c'est tout ce qu'il y a de plus chouette.

Un éclat de rire moqueur ponctua son appréciation, mais cette dernière n'était pas du goût de Françoise et elle remarqua maussade :

— Pourquoi riez-vous ? C'est pourtant beau la Provence, vous savez...

— Tu y as été ?

— Non... mais on m'a raconté... alors, je connais presque. Il y a des grands rochers rouges et puis la mer... la mer avec des casinos tout autour... Et puis là-bas, il y a toujours du soleil, et puis des fleurs, même en hiver... des mimosas...

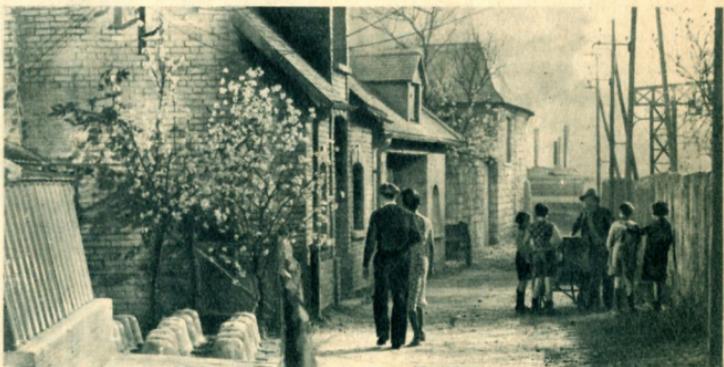
Il l'écoutait, mécontent. Son âme simple ne concevait que les bonheurs accessibles.

— Tiens, tu me fais rigoler avec tes mimosas... La Riviera, les mimosas, tout ça c'est du rêve... de la musique.

— Du rêve, de la musique... oui, peut-être, mais il y a des jours où c'est tellement triste ici...

D'un mouvement instinctif de tendresse, François l'avait serrée contre lui, pour la consoler, la rassurer :

— Bien sûr, c'est triste parce que tu vis toute seule... mais si tu vivais avec moi... Tu verras, quand j'aurai des ronds, je t'achèterai un vélo, et puis, dès qu'il fera beau... tiens, à Pâques, on ira chercher des îles...



Il la reconduisait chez les Briquet.

Des îles ! Fier de son idée, François regardait la jeune fille. De fait, un sourire heureux détendait son visage, et elle répéta avec une nuance de tendresse :

— Oh oui ! des îles !

Elle alla prendre sur la cheminée une broche qu'elle voulut épingle au col de sa blouse, mais un cri lui échappa presque aussitôt, tandis qu'elle regardait, consternée, son doigt où perlaît une goutte de sang.

— C'est rien ! consola-t-il doucement, tu vas voir. Il lui prit le doigt qu'il approcha de ses lèvres, puis, brusquement il attira la jeune fille contre lui. L'rente ayant réveillé en lui le désir, il murmura sa voix changée :

— Ecoute... tu veux que je reste ? Je m'en irai de bonne heure...

— Non... pas ce soir, fit-elle en détournant la tête : je dois sortir... j'ai rendez-vous.

La réponse était tellement inattendue qu'il resta un instant muet, puis il remarqua aigrement :

— Alors, tu sors comme ça le soir ? Et on te laisse faire ?

Elle ne parut d'abord pas sentir la nuance irritée du reproche. Elle voulut expliquer avec enjouement :

— Oh ! tout le monde dort... alors je peux m'en aller... Vous n'allez pas être jaloux, tout de même !

Il alluma une cigarette, fâché contre elle et contre lui-même. Affectant l'indifférence, il énonça avec une apparence tranquillité :

— Jaloux... mais tu es libre... moi aussi, je suis libre... alors, salut. Au revoir et à bientôt.

Il raffia sur la cheminée le petit ours de peluche :

— Qui se ressemble s'assemble. Tiens, je t'emmène celui-là. Ça m'ennuierait de partir les mains vides.

Passant devant Françoise, il sortit sans se retourner.

Raimbaud se retrouva sur le chemin. Il hésita un instant. A gauche de la maison, s'ouvrait un sentier étroit. A peine avait-il eu le temps de s'y cacher, qu'il vit apparaître Françoise. Le cœur de François battit à grands coups dans sa poitrine, quand elle passa devant lui sans le voir. Dès qu'elle eut franchi le tournant du viaduc, il s'élança à sa suite.

* * *

« Où pouvait-elle aller ainsi ? » pensait Raimbaud.

De Françoise, il savait peu en somme. Peu communicative elle écoutait plus qu'elle ne parlait ; il ignorait presque tout d'elle.

Il marchait à peu de distance d'elle et pas une fois, elle ne se retourna. Elle gagna le centre de la ville, et la stupéfaction de François fut sans borne, quand il la vit pénétrer dans un porche éclairé. C'était l'entrée d'une salle de café-concert.

Obscurément peiné, il considéra l'étrange lieu de rendez-vous choisi par la jeune fille, et pénétra à sa suite dans la salle.

Une petite scène en occupait le fond dans un décor de rideaux fanés. Malgré quelques vides dans les derniers rangs, le spectacle paraissait faire recette. Sur l'estrade, une chanteuse de genre, drapée dans une cape tricolore, achetait un refrain patriotique.

Une bordée d'applaudissements marqua la fin de la chanson et la tombée du rideau, en même temps que la lumière, jaillie des rampes, ramenait la clarté. Au premier rang, Françoise était assise sur un strapon-tin. Raimbaud la voyait de profil et les yeux fixés sur le rideau rouge qui masquait la scène, elle ne paraissait se soucier que de la suite du spectacle.

Cependant, le rideau se levait, découvrant cinq petits chiens rigoureusement alignés sur cinq petits tabourets. Un redoublement de l'orchestre marqua l'entrée d'un monsieur en habit, culotté court, coiffé d'un haut de forme. Désinvolte et plaisant, il se pencha sur la rampe, saluant le public qui applaudissait à tout rompre. Françoise aussi battait des mains et Raimbaud qui ne la quittait pas du regard, se pencha attentif-soudain. L'instant d'une seconde, il lui parut qu'elle avait un sourire pour le dresseur de chiens.

Sur la scène cependant, répondant à l'appel de l'artiste, une femme venait d'entrer à son tour, vêtue d'une robe pailletée de gommeuse qui se terminait court sur des jambes gainées de soie jusqu'aux cuisses. Elle prit le chapeau et les gants de l'artiste et se retira aussitôt.

Raimbaud suivait distraittement l'exhibition. Accoudé au bar, son verre intact derrière lui, il ne perdait pas des yeux le profil de Françoise. Le barman qui s'enuyait tout seul derrière son comptoir, commentait la scène et donnait son opinion tout haut :

— Il est tout ce qu'il y a de fortiche, ce Valentin. Comme dresseur, on ne fait pas mieux. Il est déjà passé ici, il y a trois mois... Clara, sa partenaire est pas mal non plus... Tiens, la voilà justement.

La porte donnant sur les coulisses, venait en effet de s'ouvrir. La compagne de Valentin, un manteau jeté sur son costume de gommeuse, remontait la salle ; elle vint s'accouder au bar. Ayan examiné ce grand garçon taciturne qui en était l'unique client, elle commença à monologuer :

— Mais c'est beau comme tout... Surtout d'ici avec le recul... Ça vaut le déplacement. Vous comprenez, tous les soirs à côté de lui, on ne peut pas se rendre compte.

C'est qu'il est merveilleux ! Non mais, regardez-moi ça !

L'excès de ses louanges fut vite tempéré par des considérations moins chaleureuses.

— Ah ! la vache ! déclara-t-elle sobrement. Ah ! oui, les femmes sont bien folles... Ça, on peut le dire... Et moi, je suis la reine...

Lassée de parler dans le vide et désespérant d'attirer par des moyens aussi indirects l'attention de ce taciturne dont le mutisme commençait à l'énerver, elle l'interrogea :

— Non... mais vous avouerez tout de même, vous... qu'il faut avoir de l'eau dans le gaz et des papillons dans le compteur pour être restée pendant trois ans avec un type pareil.

L'effet qu'elle avait escompté, se produisit, cette fois, et François dévisageant la jeune femme, appréciait à son tour :

— Ecoutez, vous êtes bien gentille, mais vous y allez un peu fort. Quand vous aurez fini de faire le ménage, vous me le direz.

— Le ménage ? répéta Clara interloquée.

— Parfaitement ! vous arrivez là, vous videz vos tiroirs, vous battez vos tapis... Je ne vous ai rien raconté, moi. Pourquoi me racontez-vous votre vie ?

— Faut pas m'en vouloir... C'était histoire de ne pas causer toute seule. Ce soir, je suis tellement heureuse que vous pouvez pas savoir... La liberté... c'est pas rien... C'est égal, vous n'êtes pas aimable, tout de même.

Tant d'insistance ne devait pas être dépensée en vain. Vaguement flatté de l'intérêt qui lui était marqué, il



Très simplement elle offrait son visage à ses baisers.

détaillait avec plaisir les yeux brillants, les lèvres charnues, les épaules dévêtuës et le profil révélateur de la robe pailletée.

— Oui, c'est formidable, conclut Clara, ce qu'il cause bien cet homme-là ! Il a une façon de remuer les mains en parlant, de bouger le torse ou de tourner la tête... Il peut raconter d'importe quoi et tout de suite on croit que c'est arrivé... Tenez, la Côte d'Azur, par exemple, il n'a qu'à en parler, on y est...

La Côte d'Azur... les mots venaient d'accrocher Raimbaud. Il leva la tête et soudain, il crut voir le cabotin adresser un sourire à la jeune fille. Il ne perdit plus un geste de Valentin jusqu'à la fin de la scène.

Le rideau retombait dans le vacarme de l'orchestre, parmi les derniers bravos. Il vit François se lever, se diriger vers la porte des coulisses et disparaître. Il demeura atterré, sans bouger, jusqu'à ce que la voix de Clara le tirât de son immobilité :

— Ben, qu'est-ce qui vous prend ? Qu'est-ce que vous avez ?

— Rien... rien...

Il vida d'un trait son verre. Que lui importait après tout cette François. Il avait bien tort de s'affliger. Une de perdue, dix de retrouvées, dont la première n'était pas loin.oublier et vite... Cette Clara l'y aiderait... Pourquoi pas ?

— Vous devriez me dire quelque chose de gentil, quelque chose de tendre, dit-elle en se frottant contre lui.

— Mais je ne demande pas mieux, répondit-il en riant. Que veux-tu que je te dise ? Que je t'aime ?

Non, merci... je t'en dispense. J'en ai ma claque des hommes qui parlent d'amour. C'est vrai ça, tu sais, ils en parlent tellement qu'ils oublient de le faire...

La porte donnant sur les coulisses s'était ouverte pour livrer passage à François qu'escortait le dresseur de chiens. François détournâ la tête pour ne pas être vu. Elle passa près de lui sans le reconnaître.

La présence de Clara, appuyée au comptoir, en compagnie d'un homme, n'avait pas échappé à Valentin. Il ne s'arrêta cependant pas. Clara n'avait rien répondu, le visage figé dans un mutisme souriant. François n'y tenait plus, se leva pour sortir. Clara comprit qu'elle ne le reverrait plus et le retint par le bras :

— Qu'est-ce que vous faites ? Vous n'allez pas m'abandonner maintenant.

Un instant, il démeura hésitant : la porte s'ouvrit tout à coup et Valentin partit seul. De son allure désinvolte, il gagna le bar et interpellait Clara :

— Écoute, les plaisanteries, j'aime bien ça, mais à condition que ce soit moi qui plaisante. Me laisser tomber en plein travail, comme tu l'as fait...

Epanouie et triomphante, elle le nargua de la voix et du sourire :

— En plein travail... tu me fais rire... Il n'y a plus de travail, et plus rien du tout. C'est fini le tandem... Je reprends mes pédales... as-tu compris ?

La violence de la riposte parut le surprendre. Un instant, il dévisagea Clara, puis ses regards se portèrent sur François qui avait écouté l'algarade.

Celui-ci intervint alors, très calme, mais décidé au pire s'il le fallait :

— Eh là ! Eh ! doucement. Madame est avec moi !

— Momentanément ! rectifia Valentin méprisant.

— De quoi... de quoi ? se récria Clara. Et où prends-tu ça ? On est ensemble pour la vie... pas vrai ?

Elle éclata de rire de ne pouvoir pas même jeter le prénom de son compagnon au bout de sa phrase. Elle ne s'embarrassa pas pour si peu !

— Oui, pour la vie... Comment vous appelez-vous ? Moi, je m'appelle Clara.

Valentin parut faire effort sur lui-même et son visage blêmit :

— Allons, viens, c'est ridicule tout cela !...

— Ridicule, ridicule..., martela François le visage soudain durci ; tu vois donc pas que c'est toi qui es ridicule.

Un moment, Valentin chercha sa réponse. L'insulte et la menace avaient fait monter à son front une rougeur subite. Ses yeux avaient soudain une curieuse mobilité. Mais il prit tout à coup son parti de l'événement, et tournant brusquement les talons, avec un geste méprisant de la main, il s'éloigna vers la sortie.

* *

Comme au sortir d'un cauchemar, François Raimbaud ouvrit les paupières, passa sa main sur son front flétrissant, lassé par l'insomnie.

Une allumette encore grilla le bout d'une cigarette et François allant jusqu'au commutateur, alluma la lampe du plafond dont la lumière livide livra le désordre de la pièce et la meurtrissure brutale des balles. Au pied de la cheminée, il ramassa quelque chose : c'était le petit ours en peluche. La balle l'avait frappé à la tête, faisant jaillir l'œil. Une touffe de paille crevait l'étoffe et le défigurait. Il se souvenait du soir où pour la première fois, il avait tenu Balop dans sa main. Un pauvre rire navrant lui vint à la gorge. Tout était bien fini, hélas ! de lui-même et de Balop.

Dans les coulisses du drame, l'animation battait son plein. La place grouillait de monde et la nuit, loin de chasser les curieux, avait attiré de nouveaux oisifs. Parfois des renforts d'agents venaient relever leurs camarades.

La fusillade du début de l'action avait suscité maints commentaires défavorables. François avait tué et sa rébellion le mettait hors la loi. Un peu plus tard, il



— A quoi je pense ?... tu le sais bien... dit François.



Entre eux un silence s'établit...

Ci-contre : — Écoute... tu veux que je reste ?

avait tiré sur les agents... Pourtant ces actes, aux yeux de beaucoup, ne justifiaient pas l'énergique intervention des mousquetaires et des revolvers.

C'est ce qu'exprimait sans ambiguïté le commissaire Dupuys, reprochant à l'officier de paix qui en avait pris l'initiative, de transformer ainsi l'assassin en héros.

— Il faut en finir... et le plus tôt possible ! grogna Dupuys en rentrant dans la maison ; il y a de quoi devenir enraged d'être tenu ainsi en échec par un assassin derrière une porte. Ecoutez-moi.

La voix brève, il exposa son plan. Il fallait tenter un coup de force sur le palier, disloquer la porte par un tir nourri et ensuite, s'il le fallait, se lancer à l'assaut.

Entre l'étage habité par Raimbaud et le palier inférieur, la ligne de tir fut établie. Des boucliers d'acier assuraient la protection des agents. Tout était prêt et le brigadier Suiret ayant ordonné l'ouverture du feu, le fracas des détonations emplit l'escalier. Les balles frappèrent la porte à hauteur de la serrure, en plein bois. Sur le palier, rien ne bougea, mais un vacarme soutien et des cris emplirent les étages inférieurs.

— Laissez-moi... laissez-moi, je vous dis que je veux monter !...

C'était Clara. Elle rentrait chez elle, quand elle avait appris en route le drame. Une force irrésistible l'avait alors jetée en avant, ruée à travers la foule des curieux,



elle avait pénétré dans l'immeuble au moment où retentissaient le fracas des premières détonations.

— François ! François ! hurla-t-elle. Ne tirez plus...

Elle était parvenue à agents qui venaient à sa suivait. Echevelée et pleins hommes qui voulaient

— Vous n'allez pas François, je suis là... Mais vous pas... Vous n'allez

So voix s'éteignit, étoilé sur sa tête. Maîtrisée et l'immeuble où gardée, vérification d'identité.

Là-haut, le siège contreau de la porte s'était vait bougé et le commissaire Dupuys se demandait si le moment était se ruer à l'assaut, qu'il entendit un bruit étrange et glissement dont un agent décela

— Il a dû mettre un moire devant la porte.

— Manquait plus qu'il maugréa le commissaire

• • •
Lassé de l'effort qu

au troisième palier. Là, elle se heurta à deux
a rencontre et fut rejointe par celui qui la pour-
eurante, elle se débatta au milieu des trois
l'entraîner.
faire ça ! Ça n'est pas possible ! Assassins !
toi, Clara !... Non, vous ne ferez pas ça... Je ne
pas le tuer... ce serait trop bête...
nuffée par la pérille qu'un agent venait de jeter
elle fut emportée jusqu'au rez-de-chaussée de
à vue un moment, elle ne fut libérée qu'après
tinuit. Sous le choc répété des balles, un pan-
tendu. A l'intérieur de la chambre, rien n'a-
missaire
avec an-
it venu de
quand on
inge, cra-
à la fois,
l'origine :
une ar-
que ça !
re.
u'il



— C'est à cause de François que tu es venu ?
gauche : — C'est égal... Vous n'êtes pas aimable tout de même...

venait de faire pour pousser la lourde armoire devant la porte, François était retourné à son lit ; il s'y recroquevillait, tassé contre le mur. Un peu de brume voilait ses yeux... Ainsi, voit-on parfois s'embuer les yeux des bêtes qui souffrent, avant leur agonie.

Une image naissait, remplaçant celle qui était devant ses yeux. Il était dans la même chambre, seulement l'armoire était à sa place habituelle, à gauche de la porte. Celle-ci était intacte ; il faisait grand jour et il achevait de s'habiller. C'était dimanche et il avait dormi plus tard que de coutume.

Il avait descendu l'escalier silencieux et salué en bas la mère Bastien qui lavait le carrelage.

Traversant la place, il était entré dans l'hôtel, avait en quelques enjambées atteint le premier étage et était entré sans frapper

chambre de Clara en criant :
ne te dérange pas ? Tu es seule ? Derrière un rideau,
achevait sa toilette ; elle passa sa tête, et grogna :

— Imbécile ! Naturellement je suis seule, puisque tu me laisses toujours toute seule.

Il s'approcha pour l'embrasser, prévenant les reproches prêts à jaillir :

— T'es belle comme ça, tu sais... on dirait la Vérité sortant du puits.

— La Vérité ! répliqua-t-elle galement, tu feras mieux de te taire... si je te les disais, à toi, tes quatre vérités

— Pas la peine... je ne suis pas curieux ce matin... je suis amoureux.

Elle sortait de derrière son rideau, enveloppée dans un peignoir :

— Amoureux ! qu'est-ce qu'y faut pas entendre ! Quand je pense que je moisis ici depuis deux mois... et pour quoi ? pour qui ? pour une brute pareille qui vient me voir comme ça... quand ça lui fait plaisir, de temps en temps, en touriste.

— Tu sais bien, Clara, qu'il n'a jamais été question d'autre chose !

Il avait parlé posément et elle comprit que durant les deux mois qui s'étaient écoulés, alors qu'elle ne songeait qu'à lui, n'espérait que lui, elle n'avait pris aucune place dans sa vie. Près d'elle il venait chercher le plaisir, c'était tout.

Il s'était jeté sur le lit, et elle vint s'étendre tout contre lui :

— Je sais... je sais, tu ne m'as rien promis et je ne t'ai rien demandé, mais tout de même... Je m'ennuie la nuit, moi... si c'est ça que tu appelles des nuits d'amour.

Il sourit et l'attirant contre lui changea soudain de

ton. Il murmura les lèvres dans son cou : Tu ne trouves pas. Clara, qu'il fait un peu trop clair chez toi... Je voudrais un petit peu d'ombre.

Elle se leva. Socile et alla vers la fenêtre. Elle commençait à tirer un des rideaux et machinalement regardait dans la rue, quand elle eut une sourde exclamration. François demanda sans bouger :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Si bizarre était son intonation qu'il se leva. Elle lui montra devant le trottoir de l'hôtel une petite camionnette de laquelle descendait Valentin.

— Il arrive bien celui-là. Qu'est-ce qu'il vient faire ?

Clara redressa la tête ; elle jeta presque agressive :

— Pour me voir ? Il vient pour la petite, oui...

— Écoute, Clara, fit-il séchement, je t'avais dit de ne jamais parler de ça !

Elle haussa les épaules et répliqua rageuse :

— Tu vas voir s'il va se gêner pour t'en parler, lui...

Quelques minutes s'écoulèrent. Ni François ni Clara demeurés à la fenêtre ne prononcèrent un mot, puis, agacé, il bougonna :

— Qu'est-ce qu'il fait ? Il en met un temps à monter !

Un sourire blasé se joua sur les lèvres de la jeune femme. Elle se dirigea vers la porte sans bruit, ouvrit brusquement. Valentin apparut dans la position fâcheuse du monsieur surpris à écouter aux portes. Un réflexe rapide le fit se redresser et sans le moindre trouble, il entra.

— Eh oui, j'écoute aux portes... Ça vous choque... c'est inouï... ce sont les gens qui ont l'air le plus franc qui ont précisément horreur qu'on écoute aux portes... J'espère que je ne vous dérange pas, au moins.

— Vous avez l'air si bien tous les deux. Tout de même, ça réchauffe le cœur... de voir un vrai bonheur.

Clara connaissait trop les effets faciles de Valentin pour s'y laisser prendre, elle répliqua hargneuse :

— Quand t'auras fini de parler entre guimellets, tu me disras. Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

— Moi ? Je viens comme ça en passant... Tu ne veux pas voir les chiens ?

Non, fit-elle séchement.

François en avait assez, il éclata :

— Ça va avec les chiens... Qu'est-ce que tu veux ?

Clara, très lucide, savait qu'elle n'était pas le motif de l'hostilité qui dressait les deux hommes l'un contre l'autre. Elle dit à François :

— Mais tu le sais bien ce qu'il veut... Il veut te parler... et toi aussi tu veux lui parler... Écoute, François, tu devrais t'en aller, il s'en irait avec toi... Vous seriez plus tranquilles et moi aussi... parce que ce que vous avez à dire... ça ne m'intéresse pas.

François gagna la porte sans répondre. Valentin fit un mouvement pour le suivre, puis se ravisant :

— Tu sais, Clara, j'ai eu tout de même beaucoup de peine quand tu m'as quittée...

— Beaucoup de peine !... coupa-t-elle, ironique...

* *

Face à face à une table du café d'en bas les deux hommes se considérèrent un instant comme s'ils se mesuraient, mais il y avait dans les yeux de François une résolution virile qui fit se détourner le regard de l'autre.

Le silence durait et François exaspéré attaqua brusquement :

— Écoute on ne va pas rester là jusqu'à la fermeture. C'est à cause de Françoise que tu es venu ?

— Oui, fit l'autre sans s'émouvoir. Je suis ici depuis hier et j'ai appris pas mal de choses... par exemple que vous n'aviez cessé de fréquenter cette jeune fille.

François sursauta :

— Qu'est-ce que ça peut te f.... ?

— Ce n'est pas en étant grossier que vous éviterez les explications que j'ai à vous demander, répliqua l'autre très digne.

— Des explications...

— Parfaitement... J'ai toléré votre liaison avec Clara... parce que j'ai les idées larges... Clara est libre de faire ce qu'elle veut, tandis que Françoise... Il y a quelque chose qu'il faut que vous sachiez... Si je m'intéresse à cette petite c'est parce qu'elle est... ma fille !

Comme s'il n'avait pas compris, François s'exclama sidéré :

— Hein ?

— Oui... dit solennellement Valentin. François est ma fille !

La tête baissée, Raimbaud ruminait l'effarante nouvelle. Déjà des objections se présentaient :

— Mais elle est de l'Assistance.

— Est-ce que vous croyez que les enfants de l'Assistance n'ont pas de parents ? se récria Valentin ; puis la voix tremblante d'émotion, il reprit : Vous avez devant vous un pauvre homme... J'ai des défauts, des vices même, mais dans le fond, je ne suis pas plus mauvais qu'un autre... Je ne parlerai pas de la mère... inutile de l'accabler... Quando nous avons eu cet enfant, j'étais encore jeune, je ne me rendais pas compte... Une erreur de jeunesse, comme on dit une blague... mais on vieillit et on s'aperçoit que ce n'était pas une blague... mais une faute, et ça ronge... Peu à peu j'ai fini par ne penser qu'à ça... et j'ai cherché... vous ne pouvez pas savoir ce que j'ai cherché. Je n'osais pas y croire, j'ai tout vérifié deux fois, mais quand je l'ai vue, tout le portrait de sa mère... les mêmes yeux verts un peu changeants...

Sa voix tomba savamment et il se pencha pour boire une gorgée de son apéritif. Comme s'il réalisait seulement la chose, François eut une sourde exclamration :

— Ça alors, c'est un monde...

— Vous comprenez donc qu'il était de mon devoir d'intervenir... Moi, je ne souhaite qu'une chose, le bonheur de cette petite, eh bien, franchement, je ne pense pas qu'elle puisse être heureuse avec vous...

François sentait monter en lui un immense éccrement, en même temps que l'agacement de voir ce père se mêler de ses affaires.

— Ça est formidable... Y a rien d'autre à dire, t'es formidable... le père ! Ah ! il est gratiné, le père !... Il met sa fille au garde-meubles, et puis vingt ans après, il s'amène pour quoi faire, je vous le demande ? Pour faire de la morale... De quoi se marrer... Écoute.. moi aussi, je suis de l'Assistance, mais tu peux être tranquille que si papai et maman rappelaient pour m'apprendre le piano, comment que je leur dirais deux mots... Et puis, qu'est-ce que ça peut te faire tout ça... Elle me plait, Françoise. Je l'aime, tu as compris, je l'aime...

Ses derniers mots avaient provoqué une agitation fébrile chez son interlocuteur.

— Vous l'aimez, et elle ?

— Est-ce que ça te regarde ?...

— Enfin, j'ai le droit de savoir ce qui s'est passé exactement entre vous et elle...

— Le droit ! ricana François. Tiens, tu me fatigues.

— Voyons... qu'est-ce que vous comptez faire ? Enfin... Françoise, je suis responsable... Vous n'avez pas de situation, pas d'avenir... et, il faut bien le dire, vous faites un métier malsain...

La poigne solide de François souleva de sa banquette le cabotin, tandis qu'il grondait avec une sourde violence :

— Qu'est-ce que tu as dit ?

L'autre cessait de plastronner. Il avait peur, mais au fond de ses yeux troubles, François voyait luire une lueur mauvaise. Il le laissa retomber brutalement :

— Tu sais ce que tu vas faire maintenant ? Tu vas te lever... mettre ton petit chapeau sur ta petite tête, puis tu vas partir, tu entends ? Partir immédiatement... Il faisait oui de la tête, mais il restait à la même place et ce fut François qui s'éloigna.

* *

François avait proposé à son amoureux de lui faire visiter les serres. Les Briquet sortis pour la promenade dominicale, elle était maîtresse du domaine des horticulteurs. Celle dans laquelle elle le conduisit était remplie d'azalées. La première minute d'émerveillement passée, les préoccupations du matin assaillaient François. L'esprit ailleurs, il suivait pas à pas la jeune fille. Peu à peu, impressionnée par son mutisme, elle se tut. Ils étaient arrivés à l'extrême de la serre, et lui prenait le bras, il dit soudain.

— Ca ne te plairait pas à toi, de vivre avec moi... On serait heureux, tous les deux... Mais tu sais... il y a quelque chose qui me gêne... ou plutôt quelqu'un, tu sais bien ce que je veux dire...

Un sourire gentiment moqueur se joua sur les lèvres de la jeune fille :

— Alors, ça continue, toujours jaloux ?

— Non, la jalouse, c'est fini. Maintenant je sais qui c'est. Tout de même t'aurais pu me le dire que c'était ton père...

François éclata de rire avec une telle spontanéité qu'il en resta interdit. Quand elle eut repris le souffle elle s'exclama :

La stupeur le laissa coi, puis une flamme de colère brilla dans ses yeux :

— Qu'est-ce que tu dis ? C'est pas ton père.

— Mais non, fit-elle rieuse. Il a une marotte. Il aime bien raconter des histoires.

Ses prunelles gardaient la même limpideté tandis qu'elle continuait très naturellement :

— Il a toujours été très gentil avec moi... c'était le seul avant vous qui ait été gentil avec moi. Chaque fois qu'il vient, il m'apporte quelque chose, il m'écrivit. Et puis, il a beaucoup voyagé, il connaît des tas de choses...

Le jeune visage exprimait l'émerveillement des ailleurs dont parlait Valentin avec tant d'aisance.

— C'est pas vrai ! gronda François, il a jamais voyagé. Y connaît rien. C'est un maniaque, un menteur !

La simplicité naturelle de François était rebutee par la complexité de cet homme étrange. A la pensée qu'il avait pu toucher Françoise, le sang martelait ses tempes.

— Si vous voulez, dit-elle doucement, je ne le reverrai plus.

Cette proposition spontanée l'apaisa et il l'attira contre lui. Leur baiser les retint un long moment : il se dégagait, elle alla s'étendre sur un tas de paillassons. François l'y rejoignit.

Il s'était agenouillé près d'elle et la dominait, troublé par le charme un peu animal qu'elle dégageait. Il sentait ses rancunes fondre en une immense tendresse ; il se pencha un peu plus et prononça, comme un aveu :

— C'est vrai que je t'aime, tu sais... Tu as un joli corps... tu es fragile. La première fois que je t'ai vue avec tes fleurs, tout d'un coup, j'ai eu envie d'être heureux...

Il prit sa bouche et sous son baiser dominateur, elle plia docile, puis il reposa sa tête contre la sienne. François fit un mouvement, elle porta ses mains à son cou et décrocha la broche qui ornait sa robe, une broche modeste, faite d'une mosaïque de petites pierres multicolores. Elle la tendit à François et dit avec une espèce de solennité :

— Je vous la donne. C'est la chose à laquelle je tenais le plus...

Il tint le bijou enfermé dans sa main et demanda tout bas :

— Tu m'aimes ?

Françoise tourna son visage vers lui et elle répondit le tutoyant pour la première fois :

— Je t'aime...

* *

Les yeux grands ouverts pour ne pas laisser tomber ses larmes Clara regardait les passants sans les voir, et tout à coup, elle sentit contre son coude, sur la barre d'appui de la fenêtre, celui de François. Prévenant les mots qu'il allait prononcer, et qui lui seraient encore plus cruels que ceux qui avaient précédé, elle murmura :

— Il n'y a rien à dire François... rien à expliquer... Quand tu es arrivé j'ai compris tout de suite.

Elle eut un petit rire qui se brisa dans un sanglot :

— T'avais l'air de venir pour une mort... tu sais... ces messieurs de la famille...

Ce rire, cette moquerie lui firent mal pour tout ce qu'ils contenait, chez Clara de douleur cachée :

J'ai été heureuse à cause de toi... alors j'aurais voulu que ça continue... seulement, moi j'habitais ici, toi t'habitais en face... C'était trop loin.

Mais sa vivacité natu-

relle ne pouvait s'accoutumer de gémissements, et puis l'attitude de François l'exaspérait :

— Oh ! je t'en prie, ne fais pas cette tête-là !... A te voir, on croirait que c'est moi qui te laisse tomber... T'es trop sensible, trop délicat !

Elle quitta l'appui de la fenêtre, rentra dans la chambre, et dans un tiroir prit une paire de bas qu'elle commença à enfiler. François était venu s'asseoir dans le fauteuil ; il suivait tous ses mouvements, puis doucement avec affection :

— Écoute, Clara, j'ai pas voulu te faire de peine... et puis je voudrais que tu gardes tout de même un bon souvenir de moi.

Elle s'était dressée violemment :

— Un bon souvenir... des souvenirs... est-ce que j'ai une gueule à faire l'amour avec des souvenirs...

Elle alla chercher dans un coin une mallette qu'elle apporta sur la table et dans laquelle elle fouilla fébrilement. Elle découvrit enfin ce qu'elle cherchait et revint à lui :

— Tiens, je vais t'en donner, moi, un souvenir !

Elle lui tendait une broche toute pareille à celle que, quelques heures plus tôt, Françoise lui avait donnée. Il balbutia interloqué :

— Où est-ce que tu as eu ça ?

Elle avait un air gouailleur qui procura à François une sorte de malaise :

— C'est Valentin qui me l'a donnée... Ça te choque... Eh bien je lui ai pris, son petit stock ! Tu veux les voir... c'est pas difficile. C'est un lot, une affaire et c'est joli, ça vient d'Italie...

Elle retourna à la valise et retira un carton plat où se trouvaient encore épingle, d'autres broches semblables à celle de Françoise.

— Tiens, regarde... c'est beau comme tout... Il en donne une à chaque femme qui couche avec lui...

François revoyait sa fuite sans un mot, alors qu'une douleur affreuse crevait son cœur. Il revivait la nuit d'insomnie qu'il avait passée, étreint par l'abominable



— Amoureux ! Qui est-ce qu'a fait pas entendre ?

doute semé par Clara ; puis le souvenir des yeux purs de la jeune fille lui avait fait repoussé l'image de Françoise aux bras du cabotin maniaque.

D'avoir revêtu l'affreux cauchemar, il se sentait épaisse.

Il se dressa d'un jet, courut à la cheminée. Sur la droite du cadre de la glace, il prit un objet, le considéra un instant ; c'était la broche de Françoise ; d'un geste rageur, il jeta le bijou par la fenêtre, en marmonnant entre ses dents :

— Ça ! c'est un monde !...

* *

Les premières lueurs de l'aube répandaient leur clarté mordue sur la place, où s'opérait une première circulation. Il n'y avait pas encore de voitures, mais seulement des ouvriers se rendant à leur travail en vélo. Quelques-uns s'arrêtaient, quêtant des détails auprès de ceux qui étaient restés là toute la nuit. Soudain quelqu'un cria avec une espèce d'effroi :

— Il est à sa fenêtre !...

D'un même mouvement toutes les têtes se levèrent. On le distinguait nettement, penché sur cette foule qui l'éplait. Il cria :

— Qu'est-ce que vous guettez tous ? Je ne suis pas une bête curieuse... Un assassin, c'est intéressant... un assassin... un assassin...

Il clamait le mot aperçument, et cette voix, tombant de là-haut dans la tristesse du jour à peine naissant, s'appesantit sur tous les badauds comme un manteau glacé. Il continuait à hurler, jetant son désespoir en un discours incompréhensible :

— Je suis un assassin... C'est pas rare les assassins... ça court les rues... Tout le monde tue un peu... mais cela ne se voit pas... Allez-vous-en ! Rentrez chez vous. Vous lirez ça dans le journal ce soir...

Sa voix montait, brisée par moment par l'affreux exaltation qui l'animaît : C'est alors qu'au tourment de la rue Serpente, Françoise parut. Paulo et Gaston, deux camarades de Françoise étaient allés la chercher, et folle d'angoisse elle accourrait ; déjà elle pouvait entendre les imprécations du malheureux. Sa poussée se fit plus forte pour écarter les gens devant elle, et quand elle fut plus près de la maison, quand elle put croire qu'il la distingueraient au milieu des autres, qu'il l'entendrait, elle cria de toutes ses forces :

— François ! François !...

Mais son appel ne semblait pas l'atteindre. A son esprit n'arrivait plus rien du monde extérieur, et il continuait à parler :

— Je suis fatigué... fatigué... abîmé... c'est fini... j'ai plus confiance... c'est fini...

Quelques camarades parmi les ouvriers qui étaient sur la place, joignirent leurs appels à ceux de Françoise. D'un homme à l'autre, d'un groupe au plus proche, l'émotion grandissait. De la foule, d'ordinaire méchante et trop souvent imbécile, montait soudain un peu d'humanité. Tous l'adiraient de cesser cette résistance fatale, de se rendre.

Une sorte de délire s'était emparé de la foule. Tous criaient, suppliaient, mais Françoise ne parlait plus. Lentement il s'était retiré de la fenêtre.

Une à une les voix s'éteignirent. Un morne accablement avait succédé sur la place à l'exaltation précédente. C'est à ce moment qu'un car de gardes mobiles, s'ouvrant un passage dans la foule troublée, vint s'arrêter devant la maison. Un officier sauta à terre et ayant reconnu les lieux, ordonna à ses hommes :

— Allez... débitez...

S'étalant en éventail ils refoulèrent les badauds. Françoise qui se trouvait au premier rang fut repoussée avec les autres. Désespérée, elle cria de toutes ses forces vers l'homme qui ne la voyait ni ne l'entendait plus :

— François... François... je t'aime...

Elle était brisée. De toutes ses forces elle avait résisté au courant qui l'éloignait de la maison, et tout à coup, comme un remous se formait sous une poussée plus rude

des agents impatients, elle s'écroula. Paulo qui était tout près d'elle put la relever et la porta dans ses bras, tandis que Gaston et les autres formaient écran autour de lui et lui fraisaient un passage. Soudain, fendant la foule qui se pressait curieusement autour de ce nouveau spectacle, Clara surgit.

Elle n'avait pas quitté la place de toute la nuit. Son visage portait les traces de ses fatigues. Tandis que tout le monde hurlait, elle était restée à l'écart silencieuse. Quand elle avait vu la jeune fille s'écrouler, sans réfléchir, d'un élan instinctif, elle s'était portée en avant.

— Elle est blessée ? demanda-t-elle en se penchant vers elle.

— Elle est tombée ? C'est sûrement la tête qui a porté... On peut tout de même pas la laisser là... dit le brave garçon embarrassé de son paradoxe.

— Bien sûr... il faut la coucher... on va l'emmener dans ma chambre.

Elle désigna l'hôtel du regard et sans attendre leur réponse, elle ouvrit la foule pour les guider.

* *

Appuyé contre le mur, François ne pensait plus à rien. Le ciel plus clair marquait l'approche du lever du soleil, et sa lueur commençait à combattre celle de l'ampoule électrique pendue au milieu de la chambre.

Il frissonnait ; par les vitres brisées, le froid aigre du matin le transperçait. Il alla prendre sur le dos d'une chaise sa veste de cuir et revint s'asseoir sur son lit. Il laissa la chaleur s'insinuer en lui. Comme il relevait la tête, ses yeux se posèrent sur le réveille-matin placé sur la table de chevet. Il marquait cinq heures dix. Il fixait les aiguilles sur le cadran clair et une autre image remplaça la réalité.

C'était le même réveil. Seulement les aiguilles marquaient huit heures cinquante. C'était... oui, c'était bien hier soir, alors que prêt à se coucher, il avait saisi le réveil et réglé la sonnerie. C'est à ce moment qu'on avait frappé à sa porte, et Valentin était entré. Tout de suite à la vue du cabotin, une flambée de colère jaillit en François :

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

L'autre s'approchait malgré le mauvais accueil :

— Il fallait absolument que je vous parle, seul à seul, d'homme à homme.

Fous-moi le camp ! ordonna François.

Les dents serrés, un peu pâle, il se contentait pour ne pas le jeter dehors. A son ordre, Valentin n'avait pas obéi, et, comme s'il craignait que François ne lui laissât pas le temps de parler, il jeta précipitamment :

— François refuse de me voir... je ne peux pas le supporter. C'est vous qui le lui avez défendu, je le sais... Les dents serrés, un peu pâle, il se contentait pour ne pas le jeter dehors. A son ordre, Valentin n'avait pas obéi, et, comme s'il craignait que François ne lui laissât pas le temps de parler, il jeta précipitamment :

— François refuse de me voir... je ne peux pas le supporter. C'est vous qui le lui avez défendu, je le sais... Une étrange agitation s'était emparée de Valentin. Un tremblement secouait ses mains et jusqu'aux traits de son visage. Ses yeux inquiets semblaient ne pouvoir se fixer nulle part.

— C'est bien ça... Je suis le cornard, le risible... Vous avez du bien rigoler avec Clara... Mais j'ai pas d'amour-propre, moi... Vous allez me dire tout de suite ce qui se passe avec François !

Valentin changeait de visage et se faisait maintenant implorant :

— Vous ne voyez pas que je souffre... Bien sûr, l'autre jour, je vous ai raconté des histoires... naturellement, je ne suis pas le père. Ça vous choque... Tu me dégoûtes ! jeta Raimbaud méprisant.

Valentin maintenant s'extasiait. Il allait et venait autour de la table, agitant ses mains, multipliant ses gestes qui exaspéraient François.

— Moi, je suis un imaginaire, un rêveur... J'imagine ce qui me plaît... et puis, je ne pouvais pas supporter que cette petite...

Le son même de sa voix, François ne pouvait plus l'entendre. Une étrange fureur qu'il ne pouvait dominer lui fit crire :

— Tu vas te taire !

C'était autour de Valentin de retrouver son aisance à mesure que François perdait tout contrôle :

— Vous êtes nerveux parce que vous êtes inquiet... et vous êtes inquiet parce qu'il y a des choses qui vous échappent, c'est compliqué, hein !

Son expression était pleine de sous-entendus, mais François ne voulait rien entendre et poussant brutalement Valentin jusqu'à la fenêtre, il s'écria rageur :

— Je vais te faire taire, moi !

Il l'avait acculé contre l'appui de bois où sa poigne le

NOUVELLE MÉTHODE par correspondance
(DISCRÉTION ABSOLUE).
Vous pouvez connaître votre avenir et vous serez émerveillés de l'exactitude qui vous sera révélée par grand jeu de tarots. BONHEUR, AMOUR, FORTUNE, etc. Il sera fait en plus, l'étude de votre écriture. N'hésitez pas ! Envoyez dès aujourd'hui votre date de naissance. (Ajouter mandat de 10 francs plus 1 timbre à 0 fr. 90) à Mme ELISE, 5, rue du Marché Ordener, PARIS (1^{er}).

maintenait courbé. Une lueur de meurtre était dans ses yeux et Valentin prit peur :

— Arrête ! arrête ! supplia-t-il. Lâche-moi !

— Bien sûr que je te lâche ! gronda François plein de rancœur, mais c'est dommage.

Délivré, encore pâle d'émotion, Valentin se laissait tomber sur une chaise :

— C'est idiot... grommela-t-il; j'ai le vertige... Clara a raison, je vieillis... Je ne peux pas maîtriser mes nerfs. Ce n'est pas possible de tuer un homme, hein ?... J'en sais quelque chose, j'étais venu pour ça. Tiens, regarde !

Il sortit de sa poche un revolver qu'il jeta sur la table.

— Je voulais te tuer, reprit le cabotin, d'une voix lasée, une idée comme ça. J'ai souvent des idées merveilleuses, mais je ne vais jamais jusqu'au bout... Je suis dérisoire, minable... Et pourtant si tu m'avais connu quand j'étais jeune...

Bruitement, François coupa :

— Quand t'étais jeune, tu devais être pareil... aussi dégueulasse que maintenant...

L'injure réveilla chez Valentin une combativité inattendue :

— Dégueulasse, moi... et pourquoi pas ? Cela a ses avantages... T'es honnête, toi, t'es simple, t'es confiant... François bondit, secoua rudement l'homme :

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Qu'est-ce que tu veux savoir ? brava le cabotin avec une flamme mauvaise au fond des yeux.

Raimbaud le repoussa si violemment qu'il faillit perdre l'équilibre. Rejeté vers la porte, il retrouva vite sa désinvolture :

— Quelle rigolade !... comme les gens simples se font des idées étonnantes sur les femmes...

— Tais-toi ! hurla François les nerfs tendus à claquer.

L'autre, avec un rire qui sonnait faux le bravait. Les allusions louches, les fausses confidences qui suivirent, portèrent à son paroxysme la rage de François.

A bout de résistance, François prit le revolver sur la table. Un accès de folie noyait son cerveau. Le faire faire à tout prix...

Valentin le narguait toujours. La démenance de François semblait l'empêcher de délectation ; il était si sûr que, pas plus que tout à l'heure à la fenêtre, il ne serait capable d'achever son geste ! Mais il avait trop présumé de sa faiblesse, car une détonation claquait soudain, en même temps qu'à son flanc une tenaille déchirait sa chair...

François se souvenait du silence qui avait suivi. Valentin n'avait pas poussé un cri, mais ses mains s'étaient crispées sur son ventre, tandis que son visage se convulsait en une affreuse grimace.

Lentement la grisaille du ciel pâlissait. Recroqueillé sur son lit, François s'étonnait de ne plus souffrir. Il remua un peu pour sortir de sa poche une cigarette. Il étendit la main pour prendre dans le cendrier le mégot déposé quelques instants plus tôt, l'approcha de sa ci-

garette, mais c'est en vain qu'il aspira à plusieurs reprises... Le mégot était éteint, il n'avait plus de feu. Ses mains désormais inutiles, il les enfoncea dans ses poches et il commença une marche qui ne devait plus guère s'interrompre.

* * *

Etendue sur le lit de Clara, Françoise délivrait tout bas.

— François... j'ai mal, tu sais, mal à la tête... dedans... ça roule...

Assise à côté d'elle, Clara la regardait, l'écoutait. Un peu de pitié s'insinuait en elle pour cette enfant. Elle la considérait sans hostilité ; une commune misère les rapprochait. La maladie ne réalisait absolument la présence de la jeune femme auprès d'elle et entre deux gémissements continuait à parler tout haut :

— François, je t'aime... tu sais... Toujours expliquer... toujours expliquer... Tu comprends, François... on s'aime... le reste, ça ne nous regarde pas...

Trois coups frappés contre la porte rompirent le calme de la chambre. Clara allant ouvrir trouva Paulo et Gaston sur le paller. Visiblement impressionné par ce qu'il allait annoncer, Paulo prononça tout bas :

— Les gaz !...

Elle ne réalisait pas tout de suite ce qu'il voulait dire, puis, comprenant soudain, elle eut un cri d'indignation :

— C'est pas possible, ils vont pas l'asphyxier !

— Mais non... c'est des gaz lacrymogènes... Ça le fera pleurer, et puis il t'oussera... un sale moment à passer... avec le sable, on est habitué...

Ils se regardèrent tous trois en silence. Les mots par lesquels ils auraient voulu exprimer leur peine et leur commune appréhension ne venaient pas à leurs lèvres. C'est alors que la voix faible de Françoise appela :

— Clara... Clara...

Elle revint au lit, tandis que les deux ouvriers s'en allaient. La jeune fille n'avait pas bougé, mais elle continuait à prononcer des paroles sans suite dans un demi-délire :

— Clara... qu'est-ce que ça peut faire, Clara, puisqu'il ne l'aime pas... C'est moi que tu aimes, François, on ne peut pas aimer tout le monde à la fois...

Le jour qui commençait à envahir la chambre pouvait gêner le repos de la malade et Clara alla à la fenêtre fermer le rideau. Une dernière fois elle regarda derrière les vitres en direction de la chambre de François...

Elle aperçut alors la silhouette du lieutenant de la brigade des gaz qui, sur le toit de la maison se détachait en sombre sur le ciel d'aube. La fin du drame se préparait.

Elle appuya son front contre la vitre, retenant les sanglots qui crevaient sa poitrine. Des larmes sillonnaient ses joues... Derrière elle, Françoise continuait à soupirer dans un rêve apaisé :

— François... François... je t'aime...

François Raimbaud avait cessé de vivre...



Sur le fauteuil de la maison, le lieutenant de la brigade des gaz avançait avec précaution. Le plan était de lancer les bombes dans la chambre de l'assassiné où, le suffoquant sans l'asphyxier, elles l'obligeraient à se rendre.

Au milieu de sa chambre, les mains dans ses poches, François ne se préoccupait guère de ce qu'on préparait pour lui. Il savait qu'avec le jour sa vie finirait et la résolution qu'il avait prise, presque à son insu, lui avait procuré un extraordinaire apaisement.

A quoi bon vivre ? Il y a des gens qui sont faits pour être heureux. François ne se sentait pas de ceux-là...

Il prit le revolver sur la table. Lentement, il éleva sa main gauche ; du bout des doigts il chercha la place du cœur... Il le sentit battre à son rythme régulier... Il tourna alors le canon du revolver qui, sous la veste de cuir, toucha l'étoffe brune de la chemise.

Une simple pression...

Le lieutenant était arrivé au-dessus de la fenêtre de François. Il cala ses semelles contre l'arête inférieure du toit. Bien équilibré, il put sortir d'une musette attachée dans son dos deux grenades qu'il arma posément, l'une après l'autre, puis il se pencha avec précaution vers la fenêtre aux vitres brisées.

En bas, la foule repoussée derrière les barrages d'agents suivait haletante l'opération. Un silence fait de l'oppression de toutes les poitrines écrasa la place.

Le lieutenant, le bras levé, se prépara à lancer sa première grenade, quand éclata la détonation, venant de l'intérieur. Instinctivement et croyant le coup de feu dirigé contre lui, il eut un recul en arrière, puis par un rapide réflexe, il lança coup sur coup les deux grenades dans la chambre, où elles éclatèrent avec un bruit sourd.

Elles étaient retombées au ras de la fenêtre. Déjà les volutes de gaz se répandaient dans la pièce, glissant lentement le long du carrelage... A terre, le visage tourné vers le sol, sa main crispée encore autour de l'arme avec laquelle il venait de se tuer, François Raimbaud avait cessé de vivre... D'un petit trou tout rond, à la hauteur du sein, la vie s'en était allée de lui... et avec elle toutes les angoisses, toutes les douleurs...

De François maintenant, il ne restait plus qu'un cadavre encore chaud qu'enveloppait, comme un suaire la nappe de gaz.

Le jour était levé...

Dans son maigre reflet jaune, l'ampoule électrique continuait à brûler au plafond.

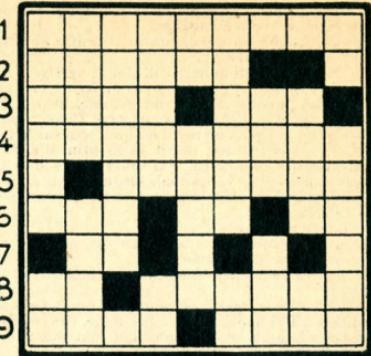
FIN
R. LAUDE ET R. CORLIEU.

TERRY RÉSUMÉ. — Terry et Pat sont dans le train pour Lao-Kai où ils espèrent trouver des preuves contre le baron de Plexus qu'ils soupçonnent de contrebande et d'assassinat.



MOTS CROISÉS N° 143

1 2 3 4 5 6 7 8 9



HORIZONTALEMENT. — 1. Dans les bals costumés. — 2. Prénom masculin. — 3. Sable de plage. Prénom masculin américain. — 4. Celui qui s'occupe de certaines membranes. — 5. Appellation peu aimable pour une femme. — 6. La saison des vacances. Numéro un. Conn. — 7. Très fort pour abattre des avions. — 8. Indéfini. Fruits secs. — 9. Glissent sur une grande nappe blanche. Désonoré.

VERTICALEMENT. — 1. A huit ans elle connaît une célébrité mondiale grâce au cinéma. Pour Azor. — 2. Celle vers un métal précieux par C. Chaplin était d'une drôlerie sans pareille. Chenille de films de guerre. — 3. Pour tenir les vêtements féminins. — 4. Couverte de poils. D'un verbe auxiliaire. — 5. Préposition. Bateau hollandais. — 6. Onc de la raison. Dans un titre universitaire. — 7. Dans un plat méridional. Recueil de bons mots. — 8. Semblables. Article arabe. — 9. Note. Mené à bien.

Vous trouverez la solution dans le Film Complet qui paraîtra Samedi, 12 Août.

RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE -

Sans calomel - Et vous sauterez du lit le matin, "gonflé à bloc".

Votre foie devrait verser, chaque jour, au moins un litre de bile dans votre intestin. Si cette bile arrive mal, vous ne digérez pas vos aliments, ils se putréfient. Vous vous sentez lourd. Vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous l'étes amère, abattra. Vous voyez tout en noir !

Les laxatifs sont des pis-aller. Une selle forcée n'aîteint pas la cause. Seules les PETITES PILULES CARTERS POEUR LE FOIE, de la Pharmacie Poissonnière, offrent de la bile qui vous remettra à neuf. Végétales, douces, étonnantes pour activer la bile.

Exigez les Petites Pilules Carters pour le Foie. Toutes pharmacies : Frs. 11.75.

GRANDIR de 10 à 20 centimètres. Succès discret contre un timbre. Ecr. Ren. Esthétique, 116, Rue de Flandre - Paris 19^e.

Mme MAX Vovante, diplôme International. Tarots, Lignes mains, Guide, renseignement, amitié affection. T. les jours, sauf jeudi et par correspondance, 25 fr. 151, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris 9^e. (Mme Barbes-Poissonnière, Gare du Nord).

VOS SEINS

sont-ils insuffisants et plats? Mous et tombants? Trop gros et lourds? Écrivez, en citant ce journal, à Mme PASTEUR-LONGARD, 6, Square Alban-Cachot, Paris (XII^e), qui a fait un vœu d'enverger gratuitement sa recette merveilleuse et sans danger, adaptée à chaque cas, pour obtenir en quelques jours une poitrine ravissante. Un vrai miracle.

Solution des MOTS CROISÉS N° 142

1 2 3 4 5 6 7 8 9

1	GRAS	OCTO
2	U	CONFLIT
3	ECHU	FORE
4	URATE	COR
5	XERES	LI
6	I	ADORE
7	EL	MUA SU
8	T	LA DA R
9	CAPITAINE	

LE FILM COMPLET

publiera, samedi prochain :

L'INCONNUE DE MONTE-CARLO

avec Albert PRÉJEAN
et Dita PARLO

Film des PRODUCTIONS PARISIENNES

Raconté par

G. SAINT-MARCEAUX

En vente partout : 50 cent.

L.14

écrire la nuit

10.000 Stylos (Breveté S. G. D. G.)

distribués à titre de réclame 9 fr. Plus frais
le même modèle riche avec plume spéciale 35 fr. d'envoi

Ce nouveau stylo, qui a fait sensation en Amérique, est à votre disposition.



1^o Il est solide et élégant. - 2^o Il vous permet d'écrire dans l'obscurité. - 3^o Il est muni d'une boussole.

Tous nos envois sont faits contre remboursement par poste recommandée. Profitez de cette offre et écrivez-nous en indiquant lisiblement votre adresse.

DIFFUSION PUBLICITÉ, Serv. L. C. 30, Rue Franklin, LYON

Votre avenir est inscrit dans les lignes
de votre main.

Soulevez le voile du destin

Votre bonheur, Votre réussite, Votre santé peuvent dépendre d'un fait révélé à temps.

N'hésitez pas !

Faites confiance à la Chirologie Scientifique

Sa nouvelle méthode d'EMPREINTES spécialement étudiée et basée sur des milliers d'expériences permet à toutes celles que l'avenir inquiète de consulter à DISTANCE avec autant de précision qu'en présence du Chirologue.

Amis proches ou lointains, demandez dès aujourd'hui notre brochure à

l'Institut de Chirologie Scientifique
171, rue du Faubourg-Poissonnière, PARIS (9^e)

* Envoi franco contre 1 fr. 80 en timbres.



COIFFURE

SHAMPOOING, à partir de 6 fr.
FRICTION

à partir de 5 fr.

COUPE DE CHEVEUX 7 fr.

ONDULATION 8 et 10 fr.

MISE EN PLIS 10 et 12 fr.

BAIN D'HUILE 10 fr.

TEINTURE

à partir de 35 fr.

DECOLORATION

à partir de 15 fr.

INDEFRISABLES P. S. F.,

EUGENE, à partir de 90 fr.

Les SALONS de COIFFURE et de BEAUTÉ sont ouverts tous les jours, sauf le dimanche et le lundi matin, de 9 h. 30 à 12 h. 30 et de 14 h. à 19 h.

Académie de la Femme de France

43, rue de Dunkerque, PARIS (X^e).

Téléphone: Trudaine 09-94.

Pendant vos vacances
Vivez le plus possible
"AU GRAND AIR"

La Revue de Camping

AU GRAND AIR

présente actuellement dans chaque numéro un choix de beaux itinéraires pédestres et cyclistes étudiés spécialement pour les vacances.

Achetez aujourd'hui

AU GRAND AIR

En vente partout :

1 franc le numéro

Mon CINÉ



Ci-dessus : Robert Lynen.

Ci-contre : Reda Caire.

En bas, à gauche : Joan Crawford, Melvyn Douglas et Robert Young dans « L'Ensorcelée » (Film M. G. M.)

Ci-dessous : Norma Shearer dans « La Ronde des Pantins ». (M. G. M.)

